

**Corps en résistance : sacré, profane et désir féminin dans le roman
autobiographique maghrébin**
Cas de *La retournée* de Fawzia Zouari et *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey

**Bodies in resistance: sacred, profane, and female desire in maghrebi
autobiographical novels**
*Case studies of *La Retournée* by Fawzia Zouari and *Surtout ne te retourne pas* by Maïssa Bey*

Rim ZOUHAIR

Maître de conférences

Université Hassan 1^{er}, ENSA, Settat, Maroc

Abstract

The representation of the female body, caught between the sacred and the profane, is analyzed through two Maghrebi autobiographical novels: *La retournée* by Fawzia Zouari and *Surtout ne te retourne pas* by Maïssa Bey. These literary works highlight a female body often subjected to cultural and religious norms but transformed into a space of resistance and affirmation of female sexuality and desire.

Depuis la nuit des temps, le corps humain, notamment celui des femmes, a été chargé de nombreuses significations dans les cultures et les religions. Perçu tantôt comme pur, tantôt comme un symbole de défi ou de violation des normes culturelles et religieuses. Il incarne des valeurs liées au sacré et au profane. Dans la littérature maghrébine d'expression française, cette dualité est particulièrement marquée, avec le corps féminin souvent empreint de symboles moraux, spirituels et sociaux. Il devient un espace où se rencontrent et se confrontent des dialogues personnels et collectifs, mêlant un sacré souvent rigide et un profane profondément ancré dans le quotidien.

L'écriture autobiographique devient pour les autrices maghrébine un espace intime et libérateur où elles confrontent des tensions longtemps passées sous silence par leur entourage ou leur milieu socioculturel. En intégrant leurs expériences personnelles aux grandes problématiques sociales et culturelles, elles permettent aux femmes, souvent marginalisées ou réduites au silence, de s'exprimer et de revendiquer leur place. À travers les œuvres des romancières du Maghreb, le corps féminin se transforme en un lieu d'expression et de résistance, où les frontières entre sacré et profane sont interrogées. Le roman autobiographique dépasse alors la simple narration individuelle pour devenir un moyen

puissant de dévoiler et de questionner les réalités culturelles, sociales et spirituelles des sociétés maghrébines.

Cet article examine la représentation du corps féminin dans la littérature maghrébine d'expression française à travers deux romans autobiographiques : *La retournée* de Fawzia Zouari et *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey. Le corps féminin, tiraillé entre sacré et profane, devient dans ces récits un espace de tensions où se croisent normes culturelles, héritages religieux et quête identitaire.

Notre recherche s'ouvre sur une introduction théorique qui examine les notions de sacré et de profane, en les inscrivant dans un contexte socioculturel et féministe. Cette partie établit les fondements pour une réflexion approfondie sur le rôle du corps féminin en tant qu'espace de symboles et de tensions. Le texte poursuit avec une analyse littéraire des œuvres, mettant en lumière la manière dont chaque autrice mobilise le corps féminin pour exprimer les tensions entre les attentes culturelles et religieuses, ainsi que les aspirations individuelles. L'analyse aborde également la sexualité et le désir féminin, souvent perçus comme tabous, montrant comment ils deviennent des terrains d'émancipation et de rébellion. Enfin, il met en évidence les transformations progressives dans la représentation du corps féminin à travers les récits étudiés, soulignant les dynamiques évolutives dans la littérature maghrébine contemporaine.

Dans *La retournée* (2002), Fawzia Zouari raconte l'histoire de Rym, une jeune femme tunisienne originaire d'un village reculé, Ebba. Rym rêve d'une autre vie, mais elle se heurte à la rigidité de son environnement. Sa mère, farouchement opposée à ce qu'elle poursuive ses études, représente cet obstacle. Pour échapper à ce carcan, Rym quitte la Tunisie à seulement dix-huit ans, grâce à l'aide d'un coopérant français, et part s'installer en France. Pourtant, quinze ans plus tard, le décès de sa mère l'oblige à revenir dans son village natal. Ce retour brutal remet tout en question et ravive des blessures entre son passé et la vie qu'elle s'est construite.

De son côté, Maïssa Bey, dans *Surtout ne te retourne pas* (2005), dépeint le destin d'Amina, une jeune femme algérienne qui s'enfuit après le séisme de Boumerdès. Son départ est une fuite, non seulement face à un mariage arrangé qu'elle rejette, mais aussi face à une famille obsédée par les apparences et l'honneur. Réfugiée dans un camp de sinistrés, elle tente de se reconstruire, soutenue par Dadda Aicha, une femme qui lui redonne un nouveau nom :

Wahida. Aux côtés de Mourad, un adolescent énigmatique, et de Nadia, dévastée par la perte de sa famille, Amina/Wahida traverse un véritable tourment identitaire. Ce voyage intérieur devient une quête pour reprendre le contrôle de sa mémoire et réparer un moi profondément fracturé.

Ces deux récits mettent en lumière les luttes intimes et sociales des femmes. En plaçant le corps féminin au cœur de l'intrigue, ils explorent les thèmes de l'oppression, de l'émancipation et de la reconstruction de soi, en écho aux tensions entre les traditions et les aspirations personnelles.

1. Le corps féminin au Maghreb entre sacré et profane

La relation entre le sacré et le profane dans les sociétés maghrébines est particulièrement complexe, surtout lorsqu'elle concerne le corps féminin. Cette tension se manifeste à travers divers aspects culturels, religieux et sociaux qui influencent la manière dont les femmes sont perçues et traitées par la société, les institutions et les normes dominantes.

Le contexte socioculturel et religieux du Maghreb est profondément influencé par un système patriarcal qui puise ses racines dans des traditions ancestrales et des interprétations souvent conservatrices des préceptes religieux. Selon Claude Lévi-Strauss, anthropologue et ethnologue français, le patriarcat est un système social fondé sur la primauté du masculin dans la structure et l'organisation de la société. Dans son ouvrage *Les Structures élémentaires de la parenté* (1949), Lévi-Strauss analyse les fondements de la parenté et met en évidence le rôle central du patriarcat dans de nombreuses sociétés humaines. Pour Lévi-Strauss, le patriarcat se manifeste à travers l'institution de la filiation patrilinéaire, où la lignée et l'héritage sont transmis de père en fils. Cette organisation sociale repose sur la paternité comme principe organisateur de la parenté et de la filiation, avec une valorisation de la lignée masculine et une subordination des femmes. Dans cette perspective, le patriarcat implique une division sexuée du travail et des rôles sociaux, où les hommes sont souvent associés aux activités économiques, politiques et religieuses, tandis que les femmes sont confinées aux tâches domestiques et à la reproduction de la famille. Cette hiérarchisation des genres se reflète également dans les normes sociales et les institutions, qui accordent aux hommes un statut de supériorité et de contrôle sur les ressources et les décisions. (Lévi-Strauss, 11)

Dans les sociétés maghrébines, le poids du patriarcat reste profondément ancré et se reflète dans la manière dont les rôles sociaux sont répartis. Les femmes se retrouvent souvent

assignées à des fonctions traditionnelles, dictées par des attentes culturelles bien établies. Cette dynamique place les hommes en position dominante, tandis que des valeurs comme la chasteté et l'honneur familial continuent de jouer un rôle central. Ces notions, fortement liées au comportement des femmes, créent une pression constante pour qu'elles se conforment à des normes strictes. On attend d'elles qu'elles incarnent une certaine idée de respectabilité, perçue comme essentielle pour préserver l'équilibre et l'honneur de la famille. Cette structure, solidement enracinée dans les mentalités, laisse peu de place à la contestation, car toute entorse aux règles est perçue comme une menace pour l'ordre social et l'image collective. (Cocheux et Khillo)

En effet, les interprétations religieuses jouent également un rôle crucial dans le maintien de cette idéologie patriarcale. Bien que le Coran prône l'égalité entre les sexes, des lectures traditionnelles ont souvent été utilisées pour justifier des inégalités, notamment en matière de droits matrimoniaux et d'héritage. Par exemple, le droit de répudiation est généralement réservé aux hommes, ce qui accentue leur pouvoir sur les femmes. Cette situation est exacerbée par une législation qui reflète ces inégalités, consolidant ainsi un cadre légal patriarcal qui entrave les droits des femmes. (Brussel, Louvet et Maameri)

Dans son ouvrage majeur, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, le sociologue français Émile Durkheim, affirme que toutes les religions, quelle que soit leur complexité, partagent un principe fondamental : elles organisent le monde en deux catégories opposées, le sacré et le profane :

« Toutes les croyances religieuses connues, qu'elles soient simples ou complexes, présentent un même caractère commun : elles supposent une classification des choses, réelles ou idéales, que se représentent les hommes, en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré. La division du monde en deux domaines comprenant, l'un tout ce qui est sacré, l'autre tout ce qui est profane, tel est le trait distinctif de la pensée religieuse; les croyances, les mythes, les dogmes, les légendes sont ou des représentations ou des systèmes de représentations qui expriment la nature des choses sacrées, les vertus et les pouvoirs qui leur sont attribués, leur histoire, leurs rapports les unes avec les autres et avec les choses profanes. » (Durkheim, 1912, 50)

Durkheim établit une distinction fondamentale entre les deux notions « sacré » et « profane », qui sont essentielles pour appréhender le fonctionnement des sociétés religieuses. Par ailleurs, il définit le sacré comme tout ce qui est considéré comme sacralisé, protégé et respecté au sein d'une société. Cette notion est associée à des croyances, des rites et des objets qui transcendent le quotidien et sont entourés d'une aura de respect et de crainte. Le sacré est souvent lié à des forces considérées comme supérieures ou divines. À l'opposé, le profane englobe tout ce qui relève de la vie quotidienne, ordinaire et non sacrée. Les éléments

profanes ne sont pas soumis aux mêmes interdits ou vénération que ceux du domaine sacré. Durkheim souligne que le profane est souvent perçu comme moins important ou moins digne d'attention que le sacré. (Durkheim, 51)

En sus, Mircea Eliade, historien des religions et philosophe roumain, a profondément exploré la dichotomie entre le sacré et le profane dans son livre *Le Sacré et le Profane*. Cette distinction est essentielle pour comprendre la manière dont l'humanité perçoit et interagit avec le monde. Eliade explique la coexistence paradoxale du sacré et du profane à travers le concept de « hiérophanie », qui représente l'incarnation du sacré dans des objets ou des événements du monde profane. Le philosophe soutient que n'importe quel objet peut devenir sacré par ce processus de consécration, soulignant que le sacré n'est pas intrinsèque à l'objet lui-même mais résulte d'une élection ou d'une grâce. (Eliade, 17) Eliade souligne également que cette expérience du sacré est profondément influencée par la culture et l'histoire. Il critique les approches qui négligent les variations culturelles dans l'expérience religieuse et insiste sur l'importance de comprendre les racines historiques de ces expériences pour appréhender la nature humaine. (Eliade, 18)

Cette distinction entre le sacré et le profane prend tout son sens dans les représentations du corps féminin, souvent perçu comme un espace où ces deux notions se rencontrent et se confondent. Le corps des femmes est ainsi chargé de symboles qui lui confèrent une dimension sacrée, reflet des valeurs et des croyances de chaque société.

En effet, la sacralisation du corps féminin découle de normes culturelles et sociales qui lui attribuent une valeur élevée, en l'associant à des notions comme la pureté, la maternité ou l'honneur. Cette vision, omniprésente dans de nombreuses cultures, place le corps des femmes au cœur des identités et des rapports de pouvoir. Cependant, elle impose également des attentes sociales rigides qui peuvent limiter leur liberté. Analyser ce phénomène permet de mieux comprendre les discours et les représentations qui entourent le corps féminin, tout en éclairant les liens complexes entre sacré, profane et construction des identités. Dans le même sens, la chercheuse Sophie Bessis, affirme :

« Religions et coutumes étroitement mêlées, l'une renforçant les autres, ont ainsi édifié des appareils normatifs de domination. C'est ainsi qu'elles légifèrent toutes sur le corps des femmes, enfermant ce dernier dans un corset d'obligations et d'interdits. La valorisation symbolique de la fonction maternelle et la démonisation de la féminité font partie de cet appareil de contrainte. Ce corset a été contraint de céder (plus ou moins) dans les sociétés sécularisées et en voie de sécularisation où les interdits religieux ont été progressivement déconnectés de la loi positive. Tandis qu'en Europe, les avancées ont été proportionnelles aux processus de sécularisation, les interdits résistent dans le monde arabe vu la lenteur de ces processus et les

régressions qui ont pu les affecter. On passera en revue la multiplicité des injonctions religieuses à la procréation et des interdits frappant l'autonomie reproductive et sexuelle des femmes. » (Bessis, 2017, 21-30)

D'après Bessis, les normes religieuses et culturelles ont historiquement imposé un contrôle strict sur le corps des femmes, en valorisant la maternité tout en limitant leur liberté sexuelle et reproductive. Dans les sociétés où la sécularisation a progressé, ces restrictions se sont atténuées, tandis qu'elles restent fortement ancrées dans le monde arabe, où la sécularisation avance lentement et subit parfois des reculs.

En outre, la chercheuse Camille Zimmermann, souligne que dans de nombreuses cultures, le corps féminin est à la fois idéalisé comme un sanctuaire et exposé comme un objet soumis au regard et au jugement de la société. Cette contradiction place les femmes sous une pression constante pour se conformer aux normes imposées, tout en étant réduites à leur rôle de procréatrices. Dans ce contexte, les agressions sexuelles sont souvent perçues de manière injuste, la victime portant le poids de la honte et du déshonneur plutôt que l'agresseur. (Zimmerman)

Dans de nombreuses sociétés maghrébines, la vision du corps féminin comme un objet de contrôle et de jugement fait partie d'un système bien plus large, ancré dans des traditions culturelles et sociales profondément enracinées. Ces traditions, transmises de génération en génération, forment un héritage ancestral qui continue d'imprégner le quotidien. La famille, considérée depuis longtemps comme une institution presque sacrée, y joue un rôle central.

Les mères, souvent vues comme les gardiennes de ces traditions, ont une responsabilité majeure : elles transmettent les valeurs et les enseignements hérités des générations précédentes. Dans ce cadre familial traditionnel, les rôles attribués aux hommes et aux femmes sont souvent définis en fonction du genre. Les hommes, en général, occupent des positions perçues comme plus valorisées, tandis que les femmes se retrouvent cantonnées à des rôles secondaires. Cette inégalité apparaît de manière particulièrement marquée dans les relations conjugales, où les attentes envers chacun reflètent un déséquilibre qui, malgré les évolutions sociales, persiste encore aujourd'hui. L'ethnologue française Camille Lacoste-Dujardin qualifie ces mères par : « [...] les apôtres zélés de la domination masculine, les artisans de son inculcation, de sa reproduction [...] » (Lacoste-Dujardin, 13). Elle ajoute :

« Les mères agissent en agent de la domination masculine dont elles se font ainsi les complices [...]. L'enfermement de la jeune fille est donc imposé par les hommes, mais exécuté par les femmes qui relaient et exercent à chaque instant la domination patriarcale sur les filles. » (Lacoste-Dujardin, 1985, 71)

Lacoste-Dujardin compare l'éducation des petites filles au Maghreb à un véritable « dressage » (Lacoste-Dujardin, 71) Dès leur plus jeune âge, elles sont façonnées par leur environnement familial et social pour intérioriser un sentiment d'infériorité et de fragilité, tout en étant perçues comme une source potentielle de danger pour l'honneur familial. Les mères, principales agentes de cette socialisation, veillent à maintenir leurs filles dans un état de soumission, restreignant leur autonomie et les convainquant de leur vulnérabilité. Dans un contexte patriarcal où les rôles sont rigoureusement définis, la petite fille est souvent vue comme le maillon le plus fragile, capable, par ses actions ou son comportement, de perturber l'ordre social établi. (Lacoste-Dujardin, 67)

Selon la chercheuse Bendjabellah Intissar :

« Dans la société maghrébine, le corps féminin est problématique. Il est dans son existence un corps-menace et dans sa puberté un corps-objet de désir. Dans ce contexte socio-culturel et religieux particulier, le féminin, son corps et son érotisme sont illégitimes. De ce fait la société tend à les voiler, les cacher ou les nier. Le féminin est ainsi engagé dans un double conditionnement, d'un côté une négation complète de toute forme de désir et d'érotisation naturelle, et de l'autre une préparation de la proie légitime du "mari-souverain" » (Bendjabellah, 2018, 43)

Bendjabellah souligne la double oppression du corps féminin dans la société maghrébine, perçu à la fois comme une menace et un objet de désir. Elle met en évidence les mécanismes de contrôle qui visent à voiler, nier ou subordonner le féminin aux normes patriarcales. Ce conditionnement reflète une tension entre répression du désir et préparation à une soumission maritale.

En outre, Magdalena Malinowska, chercheuse spécialisée dans les études culturelles et littéraires, explore la représentation du corps féminin dans les sociétés maghrébines à travers une approche socioculturelle et littéraire. Elle met en lumière comment le corps des femmes est souvent perçu comme un espace symbolique chargé de significations multiples, oscillant entre sacralité et contrôle. Elle affirme qu'au sein de la société maghrébine musulmane :

« Le corps de la femme [...] devient un objet qui n'a que deux fonctions fondamentales : satisfaire aux besoins sexuels de l'homme et lui donner une progéniture nombreuse et, de préférence, masculine. Le corps ainsi compris devient un enjeu du système patriarcal. Autrement dit, compte tenu de son rôle au sein de la société, il est soumis à la domination masculine et à un fort contrôle social. » (Malinowska, 2020, 116)

Malinowska met en relief la réduction du corps féminin à des fonctions reproductives et sexuelles dans le système patriarcal. Elle souligne ainsi la manière dont cette vision instrumentalise le corps pour servir les intérêts masculins et sociaux. Ce contrôle renforce la domination masculine et limite l'autonomie des femmes.

2. Le roman autobiographique : une résistance face à la sacralisation du corps féminin

Le roman autobiographique maghrébin, écrit par des femmes, devient un lieu où l'intime et l'imaginaire se croisent pour briser les tabous autour du corps féminin. Dans la société maghrébine, ce corps est souvent chargé de symboles et enfermé dans des rôles stricts, représentant l'honneur familial et devant rester pur et silencieux. En optant pour ce genre littéraire, les autrices défient ces normes et dénoncent les contraintes qui sacralisent le corps de la femme. La fiction leur permet de contourner les limites de l'autobiographie classique, d'échapper à la censure et d'explorer des vérités profondes à travers des personnages qui incarnent des expériences partagées. Ces récits donnent voix à ce qui est souvent tu, affirmant une liberté d'expression et une réappropriation du corps féminin.

Selon Déjeux, le « je » féminin maghrébin a permis aux femmes de s'affirmer sur la scène littéraire tout en prenant leur place dans l'espace public. (Déjeux, 118) Il insiste sur le fait que ce « je » est multiple et varié, car cette écriture personnelle navigue entre autobiographie et fiction. Cette hybridation confère une richesse particulière à leurs œuvres, en révélant non seulement le caractère intime de leurs récits mais aussi leur talent créatif. Ces productions littéraires dépassent ainsi le cadre de simples autobiographies ou de témoignages bruts :

« Il ne s'agit pas de documents bruts, mais de souvenirs restitués, arrangés, avec dissimulation ou au contraire mis en lumière avec excès, pour présenter des œuvres dignes d'être appréciées par les lecteurs. Il est évident que les auteurs ne se dévoilent pas aussi facilement et aussi naïvement que d'aucuns pourraient le penser uniquement parce que ces auteurs disent "je". » (Déjeux, 1994, 118)

Certaines romancières, quant à elles, adoptent une distance subtile avec leurs personnages en alternant entre le « je » et le « elle ». Déjeux note à ce sujet que « [..] il est clair que dans cette littérature féminine un certain nombre de romans d'introspection sont à classer dans cette autobiographie plus ou moins appuyée ou masquée, mais à la troisième personne » (Déjeux, 71) Jean Déjeux, met également en lumière l'engagement personnel des écrivaines maghrébines à travers la fiction. L'acte d'écrire devient pour elles un moyen de dévoiler leur intimité, de révéler ce que la parole ne parvient pas toujours à exprimer. À travers leurs romans, elles se libèrent, contournent les interdits et offrent une voix à ce qui reste souvent silencieux.

En sus, la chercheuse Farida Bouhassoune met en avant le rôle libérateur de l'écriture pour les écrivaines maghrébines, en particulier dans la révélation de leur moi intime. À travers leurs œuvres, elles ont réussi à atteindre trois objectifs essentiels : exprimer leur frustration

face à la condition féminine, évoquer les tensions d'une société prise entre désir d'émancipation et attachement à ses traditions, et briser les tabous en dévoilant des aspects longtemps enfouis de leur vécu. (Bouhassoune, 48) De son côté, Khalid Hadji confirme que ces objectifs témoignent d'une écriture née d'une crise identitaire. Cela se manifeste notamment par la prédominance du récit à la première personne, qui permet aux autrices d'affirmer leur individualité tout en portant la voix d'une identité collective qu'elles cherchent à représenter. (Hadji, 45)

Dans *La retournée*, Rym la narratrice-héroïne relate un événement traumatisant qui l'a profondément marqué : le brûler des livres appartenant à ses grandes sœurs jumelles Noura et Keltoum. Cet acte, exécuté par Bouda, le serviteur de la famille, avait été ordonné par leur mère, Aziza. Refusant que ses filles poursuivent leurs études, Aziza justifie son geste en affirmant qu'une jeune fille doit avant tout se préparer au mariage et apprendre à tenir son foyer. (Zouari, 47) La mère décide ensuite de condamner Rym au même sort de ses sœurs : « C'est ta dernière année d'études. Tu es maintenant suffisamment instruite. Il est temps que tu rentres à la maison pour attendre ton futur mari. » (Zouari, 160). Ces passages mettent en lumière les tensions entre l'émancipation féminine et la perception traditionnelle du corps des femmes. Le brûler des livres ordonné par la mère Aziza, incarne le rejet de l'éducation pour les filles, perçue comme une menace pour leur rôle assigné dans la société : se marier et tenir un foyer. Cet acte violent symbolise la volonté de confiner les femmes dans une fonction strictement domestique, où le contrôle de leur avenir passe par la sacralisation de leur corps, destiné à la reproduction et à l'honneur familial.

Après son retour à son village natal, Rym vit un exil social, elle est l'étrangère francisée, la traîtresse aux yeux des siens, appelée « la retournée », un qualificatif qui désigne « ceux que l'on accuse de trahison et de reniement » (Zouari, 120), dans le sens où selon les siens, elle a renié sa patrie, sa religion, les traditions de ses ancêtres et sa langue. Un jour, cherchant à échapper aux regards curieux et méprisants des villageois, Rym décide de sortir voilée pour rester incognito. Cependant, cette stratégie ne fait qu'aggraver les choses. Ne portant pas correctement le *Sefsari*, l'habit traditionnel tunisien, elle est rapidement repérée par les enfants qui la poursuivent en criant : « La Française voilée ! La Française voilée. » (Zouari, 67). Et pour sortir de cette situation critique, elle décide de retirer son voile. Une réaction qui a provoqué encore une fois l'indignation des siens et les calomnies propagées dans tout le

village selon lesquelles « la retournée » s'est dénudée en public devant tout le monde et « qu'un cortège de petits garçons avait failli la lapider. » (Zouari, 66)

Le corps de la protagoniste devient alors le centre des jugements. Lorsqu'elle tente de se voiler pour passer inaperçue, ce geste, mal exécuté selon les codes traditionnels, attire encore plus l'attention. Le voile, censé être un signe de pudeur et de protection, devient une source de critique. Mais lorsqu'elle le retire pour échapper aux moqueries, elle subit des accusations encore plus violentes, son corps étant alors perçu comme indécent et provocateur. Ces scènes révèlent une vérité poignante : le corps féminin est constamment surveillé, jugé, et instrumentalisé par la société. Il devient le terrain sur lequel se joue l'honneur collectif, mais aussi le moyen par lequel la femme est réduite au silence.

Dans *Surtout ne te retourne pas*, Amina la narratrice-héroïne vit sous la tutelle oppressante de son père adoptif et son frère. Un père qui veut la marier contre son gré, et profiter de sa fête de mariage pour promouvoir sa campagne électorale :

« [...] dans *La Famille*, on ne fait jamais les choses à moitié. Mon père compte inviter tout le quartier aux cérémonies du mariage, prévues pour durer trois jours et trois nuits. C'est le premier enfant qu'il marie, et il tient à sa réputation. En outre les élections sont proches. Il faut qu'il montre à quel point il peut être généreux. Si Dieu le veut, et que ses combines portent leurs fruits, dans peu de temps, El Hadj atteindra l'un de ses objectifs. Il sera député. » (Bey, 2006, 41)

Ainsi, la maison familiale d'Amina manque de chaleur et des liens affectifs entre ses membres :

« On vit ensemble, en famille, ce qui ne veut pas dire nécessairement attentifs les uns aux autres. *La Famille* n'est qu'une communauté soudée, nécessairement solidaire aux yeux de tous, pour le meilleur et pour le pire. Une communauté d'intérêts qui doivent tous converger vers le même objectif, la préservation des acquis matériels et de l'honneur attachés au nom. Voilà tout. » (Bey, 2006, 49)

Maïssa Bey dénonce la sacralisation de l'honneur féminin au sein d'une famille où les intérêts collectifs priment sur les désirs individuels. Le mariage d'Amina, imposé par son père adoptif, est réduit à un simple outil pour renforcer sa réputation et servir ses ambitions politiques. La « Famille », écrite en majuscule avec sarcasme, symbolise une structure patriarcale rigide, où l'honneur repose sur le contrôle des femmes. À travers ce portrait, Maïssa Bey critique une vision oppressive de l'honneur familial, qui prive les femmes de leur liberté et de leur humanité.

En outre, Maïssa Bey explore l'influence de l'idéologie patriarcale sur les femmes à travers le personnage de Sarah. Cette jeune femme, autrefois libre dans ses choix vestimentaires, change radicalement après le séisme, sous l'influence d'un groupe salafiste. Convaincue que

les péchés des femmes sont responsables des catastrophes naturelles, elle décide de se voiler complètement pour éviter « [d'] exciter les instincts les plus bas présents en chaque homme, et ne pas attirer les foudres divines sur la communauté des croyants » (Bey, 129). Ce passage met en évidence la manière dont le corps féminin est perçu comme une source de tentation à contrôler, tout en portant le poids des maux d'une société.

3. Le profane comme espace de contestation

Dans la littérature maghrébine d'expression française, les femmes écrivaines utilisent le profane comme un espace de rébellion contre les normes sociales et religieuses. À travers leurs histoires, souvent situées dans un cadre postcolonial, elles défient les traditions et cherchent à affirmer leur autonomie. Ce mouvement ne se limite pas à la littérature; il ouvre également un débat plus large sur le rôle des femmes dans la société moderne, en revendiquant leur droit à une existence libre de toute contrainte traditionnelle. Ainsi, en conjuguant la révolte contre les normes sociales au dévoilement de la sexualité et du désir féminin, ces romancières font de leur écriture un acte à la fois subversif et libérateur.

En effet, la sexualité est l'un des sujets tabous dans les sociétés maghrébines, comme le souligne le chercheur Tahar Bouchardakh dans son article « Sexualité et rapports dans le couple maghrébin » :

« En tant que sphère privée, la vie sexuelle au Maghreb est sacralisée. On ne peut s'en approcher sans heurter à des barrières sociales considérables et sans soulever aussi des réprobations, voire des réactions passionnées. Elle se rattache ici, sans doute plus qu'ailleurs, à ce qui est jalousement caché, enfoui, dérobé à la vue. Elle ne peut et ne doit faire l'objet de débat public. Le code traditionnel de la morale et de la bienséance ne l'autorise pas ; il le déconseille même fortement. » (Bouchardakh, 1994, 174)

Dans les sociétés patriarcales, l'expression du désir et du plaisir féminin reste largement réprimée. À ce sujet, la chercheuse Catherine Dussault-Frenette souligne que ces sociétés imposent des normes sexuelles androcentriques, qui tendent à dénier aux femmes la reconnaissance légitime de leurs désirs. Pendant des siècles, la littérature a reflété cette dynamique en cantonnant les femmes au rôle d'objets du désir masculin, souvent dépourvues de leur propre voix et privées de leur subjectivité et autonomie. (Dussault-Frenette, 11)

Dans le contexte maghrébin, Magdalena Malinowska affirme : « [...] la vision musulmane de la sexualité est entièrement masculinocentriste et ne se préoccupe des questions du désir et plaisir féminins que négativement, les traitant comme phénomènes qui devraient être réprimés, voire complètement étouffés. » (Malinowska, 115)

En effet, selon Jean Zaganiaris, les romancières maghrébines abordent la sexualité comme un levier pour critiquer les normes patriarcales. À travers leurs écrits, ils brisent les tabous, donnent voix à des pensées souvent gardées secrètes et peignent une réalité sans filtre. Elles témoignent aussi des pratiques sexuelles qui bousculent l'ordre établi, qu'elles soient initiées par des hommes ou des femmes, mettant ainsi en lumière des formes de résistance aux règles dominantes.

« *Le fait d'être plusieurs écrivains, tous sexes confondus, à parler ouvertement de la sexualité dans un pays où elle est contrôlée par le pouvoir ne vise pas uniquement à critiquer les interdits sociaux omniprésents mais aussi à décrire les pratiques sociales dont l'écrivain est le contemporain.* » (Zaganiaris, 2014, 137)

Par ailleurs, le désir sexuel, défini par le dictionnaire Larousse comme « ce qui constitue les mobiles de l'activité sexuelle, qu'il s'agisse de la pulsion, de la libido, de l'appétit sexuel, ainsi que de l'intérêt, de la motivation et de l'excitation sexuels »¹, est célébré par, Fawzia Zouari et Maïssa Bey à travers les personnages féminins qui animent leurs œuvres.

Selon Souad Atoui-Labidi, l'anthropologue et penseur algérien Malek Chebel met en avant l'idée que le désir constitue l'un des « des piliers essentiels du bien-être, [et qu'il] est nécessaire à l'épanouissement du corps et à l'esprit. » (Atoui-Labidi). Chebel ajoute aussi que « le désir se situe dans un champ complexe » (Atoui-Labidi) dans lequel plusieurs éléments s'entrecroisent, à savoir : la nature, la culture et la liberté. Le penseur soutient que le désir est l'accomplissement de soi à travers l'autre, une forme de socialisation et de lien culturel. Selon lui, le désir nécessite la présence de l'être désiré pour s'exprimer.

Rym protagoniste de *La retournée*, dans une sorte de litanie, fait allusion à l'éducation sexuelle inculquée par sa mère et à travers laquelle elle a essayé de la convaincre que le désir et le plaisir sont interdits pour la femme et que toute pensée envers un homme est un pas vers l'enfer : « *Enfant, tu m'as persuadée, maman, que le plaisir est un chaudron où le diable pousse les damnés. Que le moindre geste envers un homme me vaudrait d'être exclue du paradis que Dieu a placé sous la plante de tes pieds !* » (Zouari, 312)

Toutefois, Rym découvre dans le bureau de son père des « manuels d'érotologie rédigés par d'anciens théologiens et imams » (Zouari, 220) intitulés : « *Comment faire jouir une femme [...] Comment soigner les femmes trop portées sur le coït [...] Les recettes efficaces pour combler les partenaires.* » (Zouari, 221). Ces titres soulignent une égalité entre hommes

¹ Désir sexuel, Dictionnaire Larousse en ligne
https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/d%C3%A9sir_sexuel/186026

et femmes dans la relation sexuelle, présentant la femme comme un partenaire actif et désirant, ayant également besoin de satisfaction, plutôt que comme un simple objet de plaisir pour l'homme. Rym dévoile après la lecture de quelques lignes de l'un de ces livres: « La meilleure position en amour est celle où l'homme se met sur la femme, après quelques caresses et baisers, puis se couche sur elle- raison pour laquelle on appelle la femme une 'couche' » (Zouari, 221) Ces lignes lues par Rym mettent en relief l'inclusion des « caresses et baisers » dans ces manuels, des préliminaires dont la femme a plus besoin que l'homme dans la relation sexuelle, comme l'affirme la sexologue Ghislaine Paris : « Pour la femme plus que pour l'homme, les préliminaires sont essentiels [...] Grâce aux préliminaires, elles se sentent objet d'attention et non plus de simple assouvissement du plaisir masculin » (Paris, 23). Selon ces ouvrages d'éducation sexuelle, qui s'inspirent des « recommandations [du Prophète] relatives à l'étreinte physique » (Zouari, 221), Zouari évoque la prise en compte du plaisir féminin par l'islam. Une religion qui prône le partage réciproque du plaisir entre hommes et femmes.

En poursuivant sa lecture, Rym met en avant des passages de ces livres qui contredisent cette vision égalitaire de l'homme et de la femme en tant que partenaires sexuels. Elle souligne ainsi la prédominance du sexe masculin, illustrant que : « la mauvaise posture et la plus contraire à la nature et à la religion, [...] consiste en ce que la femme enfourche l'homme [...] Ceci est conforme à la loi d'Allah et celle de la nature en vertu desquelles la femme ne fait pas, mais se laisse faire. » (Zouari, 221)

Ces conceptions essentialistes confèrent à l'homme le pouvoir de contrôle et de domination dans l'acte sexuel, reléguant la femme à un rôle secondaire, celui d'une partenaire passivement mécanique. Cela pousse Rym à s'interroger sur la relation sexuelle entre ses parents et particulièrement sur le plaisir de sa mère, exprimant ses questions avec une pointe d'ironie :

« Mon père suivait-il ces sornettes ? Il ne semblait pourtant pas porté sur les consignes rigides des imams, ni ne prêchait la stricte observance des versets. A moins qu'il ait eu peu d'imagination pour les choses du sexe. [...] Et ma mère ? Savait-elle qu'elle se prêtait à l'amour selon des recettes apprises dans des traités religieux et des ordonnances de théologiens ? » (Zouari, 2002, 221)

À travers cette scène de découverte, Zouari tente de lever le voile sur un tabou que beaucoup hésitent à aborder : le corps « sacré » de la mère, gardienne des traditions (Mezgueldi, 54) Elle souligne que le corps maternel, tout comme celui de toutes les femmes, mérite une satisfaction sexuelle complète, tant sur le plan sensoriel que fonctionnel.

Dans *Surtout ne te retourne pas*, le personnage de Nadia renvoie à l'image de la femme qui s'exprime ouvertement sans pudeur sur son désir sexuel. Elle raconte à Amina en décrivant minutieusement les détails de ses rencontres intimes, tout en exprimant son bonheur en contact avec le corps de son amant :

« Il n'y a pas beaucoup d'endroits ici pour vivre un amour. Mais on se débrouille, un jour ici, un jour là... Et je vais te dire, j'aime plus que tout être dans ses bras. J'aime quand il m'embrasse, quand il me touche, quand il pose ses mains sur moi, quand il caresse mes cheveux, quand il effleure mes seins. J'aime son odeur, sa peau, ses yeux. J'aime le savoir bouleversé et fébrile à l'idée de me tenir contre lui, tout contre lui. » (Bey, 2006, 226)

Elle décrit même, avec précision et délectation, ses moments orgasmiques :

« Si tu avais vécu ça, tu le saurais. Toutes les fibres de ton corps te le rappelleraient. Non, tu n'aurais pas pu oublier ça. C'est... c'est comme si tu te laissais envahir ou submerger par une vague, lente, tiède, d'une douceur, d'une violence et d'une intensité exquis, inouïes, et que tu te laissais emporter, sans résistance aucune, sans pouvoir ni vouloir te débattre pour y échapper, surtout pas, jusqu'à ce que tu sentes s'ébranler et se répandre en toi cette même douceur, cette même violence... » (Bey, 2006, 227)

Fawzia Zouari et Maïssa Bey s'opposent à la vision patriarcale qui réduit les femmes à une position passive, tout en occultant leur capacité à revendiquer leur autonomie et leur désir, comme le souligne la chercheuse Marta Segarra, le corps féminin est fréquemment vu : « comme un objet de désir masculin et non comme un sujet désirant en soi ». (Segarra, 77)

En guise de conclusion, *La retournée* de Fawzia Zouari et *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey dévoilent la complexité du corps féminin dans les sociétés maghrébines, en l'inscrivant au cœur des tensions entre sacré et profane. Ces romans autobiographiques transcendent la simple narration personnelle pour dénoncer les injustices sociales, les discriminations genrées, et les normes oppressives qui réduisent le corps féminin à un objet de contrôle.

En redéfinissant la sexualité et le désir féminin, ces œuvres contestent les cadres patriarcaux et redonnent au corps féminin sa dimension libératrice. Elles déplacent le sacré de l'idée de pureté imposée, vers une conception plus large, liée à l'autonomie, au respect de soi, et à la quête de liberté. Le profane, à son tour, devient un espace de résistance, permettant aux femmes d'affirmer leur identité et de revendiquer leur place au sein de structures sociales en mutation.

Ainsi, ces romans autobiographiques interrogent et déconstruisent les représentations traditionnelles du corps féminin, tout en offrant une réflexion critique sur les dynamiques socioculturelles des sociétés maghrébines. Ils contribuent à une relecture des valeurs et

ouvrent la voie à de nouvelles perspectives pour la représentation des femmes et de leurs expériences.

BIBLIOGRAPHIE

- ATOUI-LABIDI Souad, « Amour et désir dans l'écriture de Malika Mokeddem », *Revue des sciences sociales*, n° 58 | 2017, pp.14-21. [En ligne]. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/revss/285?lang=fr> (consulté le 18/12/2024)
- BENDJABELLAH Intissar « L'écriture maghrébine du corps féminin : entre l'objectivisation et l'impureté », in Sous la direction de Daouda Pare et Elisabeth Yaoudam. Préface de Nadia Setti (dir.), *Métamorphoses féminines. Émergence et évolutions dans les littératures francophones contemporaines*, Editions des archives contemporaines, France, 2018, pp. 43-51, ISBN : 9782813003270, doi : <https://doi.org/10.17184/eac.1556>
- BESSIS Sophie, « Le contrôle du corps des femmes à travers l'histoire. Essai de mise en perspective de la question de la santé sexuelle et reproductive des femmes dans le monde arabe », *L'Année du Maghreb*, 17 | 2017, pp. 21-30. [En ligne]. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/3151#tocto2n1> (consulté le 13/12/2024)
- BOUCHERDAKH Tahar, « Sexualité et rapports dans le couple maghrébin. Revue critique ». In. *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, N°25-26. Formes arabes de la rationalité / La femme indévoilable : entre le voile divin et le voile humain. 1994
- BOUHASSOUNE Farida, « La littérature marocaine féminine de langue française : la quête de nouvelles valeurs », in collectif, *Litteratura frontiera X, 2*, Université de Trieste. 2000
- BRUSEL Anaïs, LOUVET Manon, MAAMERI Shérine. « La condition des femmes au Maghreb » in. *Generation For Rights Over The World*. 2020 [En ligne]. Disponible sur : <https://www.growthinktank.org/la-condition-des-femmes-au-maghreb/> (consulté le 11/12/2024)
- BEY Maïssa, *Surtout ne te retourne pas*, Paris, L'Aube, 2006.
- COCHEUX Maxime, KHILLO Imad, « La condition féminine dans le monde arabe et musulman : évolutions et perspectives face aux enjeux de sociétés et politiques », *Institut d'études de géopolitique appliquée*, 2022. [En ligne]. Disponible sur : <https://www.institut-ega.org/la-condition-feminine-dans-le-monde-arabe-et-musulman-evolutions-et-perspectives-face-aux-enjeux-de-societes-et-politiques/> (consulté le 11/12/2024)
- DEJEUX Jean, *La littérature féminine de langue française*, Paris, Karthala, 1994
- DURKHEIM Émile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, éd. PUF.1912
- DUSSAULT-FRENETTE Catherine, *L'expression du désir au féminin dans quatre romans québécois contemporains*, Paris, Éditions Nota bene, Fonds (littérature), 2016
- ELIADE Mircea. *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard. 1965
- HADJI Khalid, « De la littérature féminine : Regards sur une écriture nouvelle » in *Littérature marocaine féminine de langue française : Formes et subversions*. Dir. Farida Bouhassoune. Casablanca. Afrique Orient, 2020.

- LACOSTE-DUJARDIN Camille, *Des mères contre des femmes : Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, éd. La Découverte, 1985.
 - LEVI-STRAUSS Claude, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses universitaires de France, 1949
 - MALINOWSKA Magdalena Krystyna, « Corps de la femme maghrébine. Étude de la corporéité et de la sexualité féminines dans l'œuvre romanesque de Leïla Marouane » 2020, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, ISBN 978-83-226-3699-2, [e-83-226-3700-5], 230 p.
 - MEZGUELDI Zohra, « La maternité dans la littérature féminine au Maroc », in. *Lectora* 14, 2008. pp. 51-63
 - PARIS Ghislaine, *Un désir si fragile : Les ressorts cachés de la sexualité féminine*. LEDUC. 2004
 - SEGARRA Marta, *Nouvelles romancières francophones du Maghreb*, Paris, Karthala, Juillet 2010
 - ZAGANIARIS Jean, *Un Printemps de désirs : Représentation des genres dans la littérature et le cinéma marocains à l'heure des Printemps arabes*, Casablanca, éd. La Croisée des Chemins, 2014
 - ZIMMERMANN Camille. « Le corps de la femme, temple sacré ou objet public ? ». in. *The conversation*. 2017. [En ligne]. Disponible sur : <https://theconversation.com/le-corps-de-la-femme-temple-sacre-ou-objet-public-74267> (consulté le 15/12/2024)
 - ZOUARI Fawzia, *La retournée*, Paris, Ramsay, 2002.
-

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE

Rim Zouhair est maître de conférences en littérature française, à l'École Nationale des Sciences Appliquées de Berrechid, Université Hassan 1^{er}- Settat. Ses recherches se concentrent sur l'exploration des questions d'identité, de genre, et de culture dans les œuvres des écrivaines du Maghreb. Elle a présenté des communications lors d'événements scientifiques tant au niveau national qu'international et a publié des articles, notamment : « L'hybridité culturelle de la femme exilée : du sentiment de culpabilité à l'agentivité dans *La retournée* de Fawzia Zouari », « L'écriture du corps féminin : une voie de libération pour la femme dans le roman féminin marocain d'expression française. Cas des romans : *Oser vivre* de Siham Benchekroun et *La répudiée* de Touria Oulehri », et « La langue de l'ex-colonisateur : langue libératrice pour la femme maghrébine. Cas du roman *La retournée* de Fawzia Zouari ».